

## August Wilhelm von Schlegel an Guillaume Favre

Paris, 04.02.1815

<i>Empfangsort</i>	Genf
<i>Anmerkung</i>	Empfangsort erschlossen.
<i>Handschriften-Datengeber</i>	Genf, Bibliothèque de Genève
<i>Signatur</i>	Ms. suppl. 968, f. 21r-22v
<i>Blatt-/Seitenzahl</i>	2 S., hs. m. U.
<i>Bibliographische Angabe</i>	Adert, Jules: Mélanges d'histoire littéraire par Guillaume Favre. Avec des lettres inédites d'Auguste-Guillaume Schlegel et d'Angelo Mai. Bd. 1. Genf 1856, S. LXXV–LXXVI.
<i>Editionsstatus</i>	Einmal kollationierter Druckvolltext ohne Registerauszeichnung
<i>Zitierempfehlung</i>	August Wilhelm Schlegel: Digitale Edition der Korrespondenz [Version-10-20]; <a href="https://august-wilhelm-schlegel.de/version-10-20/letters/view/4798">https://august-wilhelm-schlegel.de/version-10-20/letters/view/4798</a> .

[1] *Paris, 4 février 1815.*

J'ai mille et mille pardons à vous demander de ma négligence, Monsieur; j'avais répondu à votre lettre, et je croyais avoir envoyé ma lettre à la poste, mais, soit par un oubli de la part du domestique ou par ma propre distraction, elle n'est point partie, et je viens de la retrouver à ma grande consternation, en fouillant dans mes papiers pour les mettre en ordre pour mon prochain départ. Une telle chose ne peut arriver qu'à un indolent comme moi, qui ai toujours un tiroir rempli de lettres auxquelles je devrais répondre et auxquelles je ne réponds guère, que je crains même de regarder, pour ne pas me rappeler mes péchés. Ma lettre pour M. Rigaud arrivera sans doute trop tard pour lui être de quelque utilité, mais je vous l'envoie toujours, afin qu'elle me serve d'excuse.

J'espère bientôt retourner en Suisse. Notre séjour ici ne se prolongera guère au delà du commencement du mois d'avril. Je réserve donc pour le plaisir de nos entretiens, dont je me fais une vraie fête, tout ce que [2] je pourrais vous communiquer d'intéressant. Paris a été assez animé cet hiver; surtout quelques femmes anglaises en ont fait agréablement les honneurs. Cependant je fréquente en général le monde le moins possible, pour n'y pas perdre tout mon temps. Depuis mon séjour en ville, j'ai suspendu mon écrit sur la formation de la langue française, parce que je ne sais pas composer à bâtons rompus. Mais, en revanche, je suis tombé comme un perdu dans d'autres études. Depuis un mois à peu près, je me débats contre les difficultés de la langue et de la poésie provençales; je pâlis sur les manuscrits, et j'emporterai un recueil assez nombreux de chansons des poètes les plus célèbres, copiées avec le plus grand soin sur les originaux, et non pas d'après les papiers de Lacurne de Sainte-Palaye. Je verrai ensuite à loisir ce que je pourrai tirer de cela; mais enfin j'ai voulu le posséder. Ceci se lie à mes recherches précédentes. Mais figurez-vous cet enfantillage à mon âge? je n'ai pu résister au désir d'apprendre la langue sanscrite; j'étais ennuyé de ne savoir [3] que des langues que tout le monde sait, et me voilà depuis deux mois écolier zélé des Brahmes.

Je commence à débrouiller assez facilement les caractères, je m'oriente dans la grammaire, et je lis même déjà, avec le secours d'un Allemand que j'ai trouvé ici, l'Homère de l'Inde, Valmiki. Il m'est trop incommode de suivre le cours de M. Chézy, mais je le consulte sur la marche à prendre. Enfin, j'espère avancer pour continuer cette étude à moi seul, pendant le loisir de la vie de campagne. On a beaucoup de difficulté de se procurer les livres nécessaires. Il y a encore peu de choses imprimées dans la langue originale en Angleterre, et les livres publiés aux Grandes-Indes, outre qu'ils sont d'une cherté excessive, ne se trouvent presque point. Cependant je m'en suis procuré quelques-uns, et j'attends un envoi de Londres.

Voilà mes confessions en fait de folies érudites. M<sup>me</sup> de Staël dit que c'est par paresse que j'étudie tout cela. Elle voudrait me voir travailler pour produire un effet instantané, et c'est la chose pour laquelle j'ai le moins de goût. Les journaux de Paris vous auront quelquefois [4] rappelé mon nom, en m'érigeant, bien gratuitement, en hérésiarque littéraire. On a voulu m'engager à répondre, mais je n'ai jamais fait attention à ces glapissements de la meute journaliste. Si mon livre a quelque valeur intrinsèque, si j'y ai répondu d'avance aux futiles objections qu'on m'oppose, il produira son effet avec le temps. En attendant il se lit. Il paraît obtenir quelque succès en Angleterre; plusieurs journaux en ont rendu un compte avantageux.

Vous savez sans doute toutes les nouvelles qui concernent M<sup>me</sup> de Staël et sa famille: ainsi, je ne vous

en parle pas. Je ne saurais cependant m'empêcher de rendre justice au choix de M<sup>lle</sup> de Staël. M de Broglie est un des hommes les plus aimables et les plus spirituels que l'on puisse rencontrer dans aucun pays. Je crains seulement que la session de la Chambre des Pairs ne nous l'enlève pour une partie de l'été. Auguste de Staël aussi veut faire un voyage en Suède, à mon grand regret. Il a passé cet hiver chez moi à peu près tout le temps que lui a laissé le monde.

Je crains bien que ma lettre ne sente la lampe, comme les oraisons de Démosthène. Mais vous avez de l'indulgence pour mes faibles. En comptant sur le plaisir prochain de vous revoir,

Tout à vous,

**Schlegel.**